

Le contrebandier : [suite]

Autor(en): **Collas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 5

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

frice, une atrocité de son invention, et lorsque je déclinai, il m'offrit de participer à une affaire de coutellerie avec lui.

Il revint à ma tête, après avoir échoué dans ses diverses propositions, et m'aspergea de parfums de la tête aux pieds, pommada mes cheveux en dépit de ma défense, les frottant et les frictionnant à me les arracher, passa le peigne dans mes sourcils et me raconta les aventures d'un chien terrier qui lui appartenait.

J'entendis le sifflet de la locomotive et j'appris que j'avais manqué le train. Il enleva la serviette, me brossa, repassa son peigne dans mes sourcils et gaiement s'écria « A qui le tour, messieurs. »

MARK TWAIN.

Lâi a farça et farça.

L'est prâo la moûda per tsi lè monsu dè vela dè fèrè on petit tire-bas quand s'ein veint lo bounan, ein medzeint dâi z'ouïès. S'einviton, lè z'ons tsi lè z'auto po cein rupâ et ma fâi faut bin avouâ que cein est rudo bon et que cein vaut bin on bocon d'abajou et mémameint on pioton. Portant, faut pas trâo derè. Et pi t'arreinzont cein âo tot fin. Quand lè z'ont déplioumâiès, que l'âo z'ont copâ lè grâpiès, einmotta la tète et vouedi tota la boustifaille, ye font on espèce dè papetta avoué dâi tsatagnès, dâo pan govâ dein dâo lacé, lo fédzo dè l'ouïe tsapliâ fin, dè la sâocesse à grelhi, et totè sortè d'affèrès, et fourront cé mécllion-mécllietta, que lâi diont dè la *farça*, dein la carcasse dè la bête qu'est tota bornua; l'attatsont avoué 'na fiçalla, et cein mettont mitenâ su lo fû, et coumeint l'é dza de, cein fâ on fin bocon, surtot s'on a avoué cein on verro dè bon nové et dè la salarda âi carottès.

A stu derrâi bounan, l'ein ont fè couâirè iena tsi on monsu dè Lozena qu'a po serveinta la Rosine à Samelon. Cllia Rosine est prâo bouna felhie, mâ l'â on boutafrou dâo tonaire, et suffit que son père l'est inspetteu dâo bétail, le crâi tot savâi. Coumeint sont cinq z'einfrants à l'hotô, la Rosine, qu'est la pe vilhe a du alla à maitrè et avoué cein que l'a on prâo bon gadzo, cein fâ adé onna rata frou dâo pan po Samelon. Don lo dzo dévant lo bounan la dama à la Rosine lai fâ que volliâvont avâi dâo mondo à soupâ et que le devesâi allâ atsetâ on ouïe. Le lâi va et quand le revint, la dama lâi demandè se le vâo savâi l'einvouâ. La Rosine qu'avâi dza z'âo z'u met couâirè dâi dzeneliès et dâi borès, sè peinsâvè que sarâi bin lo diablo se le ne poivè pas s'ein teri avoué on ouïe, sein la soupliâ, et repond què oï. — « Eh bien! se lâi fâ la dama, vous nous ferez une bonne farce avec, afin que le souper se passe bien. » — Oh! madame, peut-être sans cousons, se lâi dît la Rosine, et la dama s'ein va.

Dévai lo né, lè dzeins arrevont po lo soupâ. Quand l'ont medzi la soupa, la dama senaillè on petit guelin po fèrè à veni la serveinta, po importâ la terrine et lè z'assiettès qu'aviont servi, et po apportâ l'ouïe; mâ à l'avi que le pousè la bête su

la trabilia, vouaiquie mè dzeins que sont tot d'on coup à novion, tandi que la Rosine s'épèclliavè dè rirè pè l'hotô. Lo monsu sè demandè cein que cein vâo derè, et ion dâi z'einvitâ dît que l'a vu la serveinta veri lo visse dè la lampa âo momeint iô le s'est détieinta.

— Rosine! se criè lo monsu tot ein colère, qu'est-ce que c'est que ces vilaines manières?

— C'est madame qui me l'a dît, se repond la Rosine, que recaffavé adé.

— Comment, impertinente que vous êtes! se tchurlè la dama, vous osez dire que c'est moi! vous êtes une menteuse.

— Eh bien bon, c'est comode ça, de me mettre le mal dessus; est-ce que madame ne m'a pas dît ce matin de faire une bonne farce pour quand je servirais l'oïe?....

Ora, ne sé pas coumeint l'on trova l'ouïe, mâ dein ti lè ka, la farça dè la Rosine lè z'a mé fé rirè, atant lo monsu què la dama et ti lè z'auto, què la vretabilia farça, cllia qu'on medzè, lâo z'arâi fé dè bin.

6

Le Contrebandier

Elle ne pouvait distinguer ses traits au milieu des ombres de la nuit, mais elle reconnut la voix de Dransac.

— Pourquoi vous cachez-vous? dit-elle, pourquoi fuyez-vous? Venez-vous encore de combattre pour la cause de votre roi?

Il était tellement troublé qu'il ne fit pas attention au sarcasme de cette question.

— J'ai débarqué au milieu des rochers, dit-il tout bas, des marchandises de contrebande; elles sont à vous si vous m'aidez à fuir. Vous serez riche, mais hâtez-vous.

C'était donc là l'homme qu'elle s'était représenté comme le preux chevalier d'une cause malheureuse.

— Venez, dit-elle froidement.

Il s'attacha à ses pas sans se douter qu'il retrouvait sur la côte bretonne celle à qui il avait adressé des serments d'amour éternel. Sans lui dire une parole, elle le guida vers le sentier tortueux qui conduit à la route de Sarzeau. Ils étaient sur le point de l'atteindre et apercevaient la voie poudreuse que bordaient des touffes d'ajoncs et des talus couverts de tamarins. Ianino s'arrêta et, fixant sur son compagnon des regards dont il pouvait distinguer l'éclat hostile dans les ténèbres.

— Dransac, lui dit-elle, avant que nous nous séparions, il faut que je vous parle, écoutez-moi donc.

Cette voix le fit tressaillir, mais il n'eut ni le temps de répondre ni d'en entendre d'avantage. Deux douaniers accourus au bruit du coup de feu lui barraient le passage. Il rebroussa chemin, la jeune fille le suivit, un instant après tous deux s'arrêtèrent brusquement; Genestous accouru à la poursuite du fugitif, était devant eux.

Le contrebandier, comme un sanglier arrêté dans sa fuite, acculé devant l'ennemi qu'il ne peut plus éviter, retrouva son énergie sauvage et, tirant un long poignard, se précipita sur le père de Ianino; mais celle-ci, par un mouvement rapide comme l'éclair, se précipita devant lui; elle tomba en poussant un cri douloureux. Au même moment la crosse du fusil frappait en pleine poitrine Dransac et le faisait rouler sur le sol.

Morandière et moi nous étions élançés sur la trace de notre ami; nous arrivâmes au moment où, courbé sous le corps de sa fille, il s'abandonnait à l'emportement de son désespoir. Nous aidâmes à transporter les deux blessés à la maison. Ianino était inerte; nous tremblions d'avoir à déplorer une catastrophe sans remède; nous ne nous communiquions pas nos impressions, mais nos cœurs étaient horriblement serrés; Morandière surtout était dans un état qui faisait peine. A la lueur de la chandelle, nous pûmes bientôt constater que nos terreurs

avaient singulièrement exagéré les proportions de la tragédie. Ianino était légèrement blessée; c'était bien moins le coup reçu par elle qui l'avait fait évanouir que le danger couru par son père. Elle ouvrit les yeux et promena autour d'elle des regards égarés, comme si elle sortait d'un rêve affreux; elle aperçut son père, se rappela le poignard dirigé contre lui et poussa un cri, puis reconnaissant qu'il était sain et sauf, elle se laissa aller à l'ivresse de la joie; comme on s'enquerrait de sa blessure.

— Ce n'est rien, dit-elle.

Et en effet elle paraissait complètement remise. Elle remarqua la pâleur livide de Morandière.

— Rassurez-vous, lui dit-elle avec un affectueux sourire, vous voyez bien que nous en serons tous quittes pour la peur.

Sa physionomie avait une expression qu'il ne lui connaissait pas; l'intonation même de la voix était changée.

Le contrebandier lui-même n'avait pas été dangereusement atteint; la crosse du fusil l'avait étourdi, mais il n'en restait d'autre trace qu'une vive douleur à la poitrine. Il se dressa sur son séant et examina tous ceux qui l'entouraient; chez aucun il ne put surprendre une expression de sympathie ni de pitié; la physionomie de Ianino ne trahissait ni affection ni colère, mais seulement une dédaigneuse indifférence. Le douanier n'avait pas abdiqué ses rancunes.

— Reconnais-tu celle que tu as frappée? lui demanda-t-il durement.

Dransac crut se venger par une réponse injurieuse.

— Je l'avais trop complètement oubliée pour lui vouloir du mal dit-il, si tu as voulu me punir d'une amourette qui remonte, à deux ans, tu as la mémoire longue, il y a longtemps que je n'y pense plus.

Il espérait blesser Ianino dans son orgueil, ces paroles firent au contraire jaillir de ses yeux un éclair de joie.

Nous éprouvions tous une impression de répulsion pour cet homme chez lequel tout vestige de son ancienne beauté avait disparu; ses traits étaient usés et flétris par les excès; tout révélait chez lui des instincts bas et pervers. Je remarquai la chaîne qui brillait sur son gilet. Avant qu'il eût pu arrêter mon mouvement, je la tirai et fit sortir de la poche la montre qui y était renfermée.

— D'où vous vient cette montre? lui dis-je.

— Je l'ai achetée à Bordeaux.

— Vous mentez, vous me l'avez volée. Vous rappelez-vous un voyageur que vous avez guidé dans les Pyrénées pour le dépeuiller.

(La fin au prochain numéro)

Tout récemment, dans un salon intime, M. Gambetta raconta qu'il s'était promis à lui-même, dès l'âge de vingt ans, de ne plus prononcer le nom de Dieu. — « Vous ne pouvez vous imaginer, ajoutait-il, combien cela est difficile pour quelqu'un qui parle souvent et qui improvise. Mais enfin, à force de vigilance, j'y suis arrivé, Dieu merci! » Ce lapsus provoqua une explosion de rires parmi les amis de M. Gambetta, qui, presque décontenancé, essaya de s'exécuter en disant: « Vous le voyez, je n'y suis pas encore parvenu. » Et le président de la Chambre des députés finit par rire à son tour.

Madame Z... qui s'efforce de cacher une difformité assez apparente, était, l'autre jour, l'objet d'une vive discussion entre deux de ses voisines, dont une la défendait et l'autre la déchirait impitoyablement.

— Vous êtes cruelle, dit la première. Je conviens que sa taille est légèrement déviée, mais on ne peut pas précisément dire qu'elle soit bossue.

— Pas bossue! s'écrie la seconde, vous voulez rire, ma chère. Sa bosse est si pointue qu'elle troue ses robes.

Il n'y a que les sots qui soient à court de bonnes raisons. Jugez-en plutôt par cet horloger qui vendit une soi-disant pendule en bronze à l'un de ses clients. Au bout de trois ans, ce dernier s'aperçut qu'il avait été volé et que la pendule était en zinc habilement recouvert d'un enduit. Furieux, il courut vers l'horloger pour l'accabler de reproches et le menacer des tribunaux.

— Que voulez-vous que j'y fasse? lui répondit l'horloger, avec un calme angélique.

— Comment! ce que je veux que vous y fassiez! Mais vous m'avez vendu cette pendule pour du bronze!

— Hé bien!

— Vous me l'avez garantie!

— Sans doute.

— Et elle est en zinc.

— C'est surprenant, continue l'horloger, en ayant l'air de réfléchir profondément. Et combien y a-t-il que vous l'avez achetée!

— Environ trois ans.

— Ah! s'écrie l'horloger, vous m'en direz tant! Mon bon monsieur, vous savez bien qu'il n'y a rien d'éternel. La pendule était en bronze quand je vous l'ai vendue; mais, depuis trois ans, elle a eu le temps de devenir en zinc.

Réponse au problème précédent. Il y a un broc de huit litres plein et deux vides, l'un de 5 et l'autre de 3 litres. 1° Remplissez le 2^{me} vase avec le 1^{er}; 2° Remplissez le 3^{me} vase avec le 2^{me}; 3° Videz le 3^{me} dans le 1^{er}; 4° Transvasez le 2^{me} dans le 3^{me}; 5° Remplissez le 2^{me} avec le 1^{er}; 6° Remplissez le 3^{me} avec le 2^{me}; 7° Versez le 3^{me} dans le 1^{er}. Le partage sera effectué.

La prime est échue à M. le major Veillon, à Hottingen.

Problème — Trois personnes jouent ensemble au billard. Il est convenu que pour chaque partie le perdant payera 20 centimes à chacun des deux autres et 20 centimes au cafetier pour frais de billard.

Lorsqu'ils eurent terminé leur jeu, l'un des joueurs gagnait fr. 6,60, le 2^{me} perdait fr. 1,80, et le 3^{me} fr. 4,80; mais, pour payer le cafetier il fallait que chacun sût le nombre des parties qu'il avait perdues, or un seul s'en rappelait, le 2^{me}, qui déclara avoir perdu 20 parties.

Ne sachant établir ce compte, nos joueurs et le cafetier décidèrent de soumettre le problème au *Conteur* et d'en attendre la solution.

Il s'agit donc de déterminer combien chaque joueur doit au cafetier.

H. Kamm.

Autre question. Savez-vous quel est le fruit que le poisson aime le moins?

Prime pour les deux réponses; 1 paquet de papier à lettres.

THÉÂTRE. Dimanche 30 janvier: **La Fille du Tambour-major**, opéra comique d'Offenbach — au 4^{me} tableau, 70 personnes entreront en scène. — **La citerne d'Albis**, drame en 3 actes. — Lever du rideau à 7 1/4 h.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}